

Simon Leys, Jacques Bonnet, Ben Schott : florilèges et variations de textes courts

De l'absolue nécessité des choses sans importance

LES IDÉES DES AUTRES
de Simon Leys.

Plon, 136 p., 14 €.

DE LA COÏNCIDENCE DES
OPPOSÉS ET AUTRES
VARIATIONS SUR LES
CONTRAIRES
de Jacques Bonnet.

Le Cerche Midi, 244 p., 16 €.

LES MISCELLANÉES
DE M. SCHOTT.
de Ben Schott.

Adaptation et traduction (de l'anglais)
de Boris Donné.
Allia, 160 p., 15 €.

L'usage de la citation est aussi ancien que la littérature, même si son sens a pu varier, des rhétoriciens antiques aux ludiques modernes. Entre-temps, les divers corpus où l'on peut puiser se sont considérablement enrichis et diversifiés. Les idées des autres semblent inépuisables et l'auteur peut invoquer de multiples autorités pour renforcer son propre dire. Mais il peut arriver que le citationniste s'efface avec discrétion, pour laisser toute la place à ses maîtres et à leurs paroles.

Ainsi de Simon Leys qui a, comme il dit, « *idiosyncratiquement* » compilé une

foule de sentences, avis et apophtegmes puisés aux sources les plus diverses auxquelles sa vaste culture – et la pratique de plusieurs langues, dont le chinois – lui donne accès. Puis, il les a classés selon des rubriques commodées et traduits lorsque cela était nécessaire – mais en conservant le texte de la citation dans la langue où il l'avait lue, qui n'est pas toujours la langue d'origine. « *Le plus grand service que nous rendent les grands artistes, ce n'est pas de nous donner leur vérité, mais la nôtre.* » La sage parole d'Alexandre Vialatte que Simon Leys cite dans sa préface est évidemment le fil conducteur de ce livre séduisant qui ouvre de multiples pistes dans la vie de l'esprit et dans la définition possible de l'« insaisissable » vérité. Mais en même temps cela complice notablement l'affaire... Avant de se trouver lui-même, le lecteur est invité à chercher la vraie figure du compilateur.

Éléments disparates

Ne nous risquons pas à recomposer le portrait de Simon Leys en additionnant les éléments disparates de ce florilège. On peut cependant, entre les lignes de cet ouvrage de bon aloi, deviner le raffinement et le calme inquiétant d'un homme qui applique aux choses sans importance le principe d'incertitude et qui se montre beaucoup plus affirmatif lorsque l'essentiel est en jeu.

Il peut par exemple citer longuement un beau texte de Evelyn Waugh sur la « *tâche positive du conservateur* » quant à la défense de la civilisation, ou plus brièvement saint Paul à propos de la « *cité future* » appelée à remplacer la demeure provisoire dont nous sommes les locataires et qui sera notre demeure permanente. Ou encore ces mots de saint Augustin : « *Les hommes aiment tellement la vérité que, lorsqu'ils aiment quelque chose d'autre, ils veulent que ce soit la vérité ; et comme il leur répugne de se tromper, ils refusent de se faire montrer leur erreur.* »

« *La principale erreur est de croire que la Vérité est une conclusion à laquelle on arrive au terme d'un processus de réflexion* », pensait Hannah Arendt citée par Leys. Jacques Bonnet, dans un livre atypique, n'a pas renoncé, apparemment, à s'approcher de la vérité par les voies du raisonnement et de la spéculation. Après nous avoir dûment prévenu qu'il n'est pas un spécialiste, l'auteur très éclairé s'invite à la table austère de l'une des questions classiques de la philosophie : la *coincidentia oppositorum*, ou coïncidence des opposés. Il est vrai que, depuis Héraclite qui plaçait l'affirmation et la négation sur le même plan (« *Nous enrons et nous n'enrons pas dans nos mêmes fleuves ; nous sommes et nous ne sommes pas* »), le principe de contradiction a connu de belles heures dans la pensée occidentale – et pas seulement occidentale : sont invoqués ici, cités et commentés, aussi bien les grands philosophes, d'Aristote à Derrida, en passant par Nicolas de Cuse, que les théologiens et les mystiques, les écrivains, les poètes (avec un goût prononcé pour les auteurs japonais de haïkus, et même des musiciens).

Jacques Bonnet tire donc ce fil qui, au lieu de tisser, « *détisse* » constamment la pensée et la place devant un abîme,

Deux des « Miscellanées » de Ben Schott : ci-dessus, une rose des vents, et ci-dessous, « Draper un sari » ALLIA

avec le vertige pour seule protection. Mais au-delà des difficultés propres à l'abstraction de pensées qui ont parfois du mal à s'incarner, au-delà des tentations démonstratives, l'auteur convie son lecteur à s'interroger lui-même sur ce qu'Aristote considérait comme la loi supérieure de la pensée. Tout en relevant peut-être à ce « *lieu* » hypothétique dont parlait William Blake « *où tous les contraires sont également vrais* »...

D'une certaine façon, le rêve est également au centre introuvable du livre le plus surprenant, le plus impavide et serinement délirant qui ait été publié cette année : *Les Miscellanées de Mr. Schott* qui, dit-on, depuis sa sortie en octobre chez Allia, se vend très bien. Quelques brèves précisions d'abord. « *Miscellanées* » désigne un recueil ou un mélange d'écrits littéraires ou scientifiques. L'auteur, Ben Schott, est né en 1974, il est anglais, londonien, photographe et styliste. Devant le succès considérable, outre-Manche, d'un premier volume de *Miscellanées*, il en a écrit deux autres, sur la cuisine et le sport. Autant qu'une traduction, l'édition française est une adaptation de l'ouvrage.

Ce petit volume élegant relié et mis en page, avec une typographie

savante et impeccable – avec aussi une foule de schémas destinés à nous égarer davantage –, présente donc, selon un ordre parfaitement aléatoire une foule de renseignements plus inutiles et futiles les uns que les autres. Cela va des lois britanniques sur la fiscalité des chalets (qui dérive sur celle des almahachs et des fenêtres) au jargon de bistrot et à l'argot bruxellois, au langage des fleurs et à de judicieux conseils pour obtenir un surclassement en avion. On apprendra également ce que Jonathan Swift pensait de la vieillesse, quelles sont les différentes terminologies meurtrières et combien de types de *sushis* se disputent notre assiette.

Mais il faudrait tout citer des rubriques de ce livre pour en devenir véritablement la mesure. Certes, on peut s'en tenir au comique un peu snob de l'ouvrage, et rire de bon cœur de cette folle compulsion taxinomique. Mais en fait, derrière cet humour, se profile une ombre difficile à nommer. Elle est lente, ennuagée, mélancolique. A quoi toute cette comptabilité obsessionnelle sert-elle ? A rien, bien sûr. Et là est la question. Car parvenu à la dernière page cette ombre révèle son vrai visage. Le nôtre. ■

DRAPER UN SARI

